

éHORLIEU
éditions

<http://www.horlieu-editions.com>
contact@horlieu-editions.com

INTROUVABLE

« Révoltes logiques » : La Contre-histoire

Entretien publié dans la revue *L'Ane* n°1 (1981)

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites à l'exclusion de toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'auteur, le nom du site ou de l'éditeur et la référence électronique du document.

Document accessible à l'adresse suivante :
horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/entretien-l-ane.pdf

«Révoltes logiques» : La Contre-histoire

*Ne plus faire parler le peuple.
Perte d'identité,
désappropriation,
vertige.*

— *Quel curieux titre, rimbaldien...*

— Le titre pose sûrement des problèmes, à en juger seulement par le nombre de gens qui le transforment en «Recherches logiques» ! Ce qu'il indique, ce n'est pas une thèse sur l'histoire, un objet ou une méthode, mais un rapport transversal au « mouvement social » comme aux idéologies de la raison dans l'histoire. Il y avait bien sûr des éléments « clairs » dans ces deux mots : c'était d'abord une fidélité emblématique, sinon théorique, à l'affirmation « on a raison de se révolter ». Nous n'admettions plus les raisons qui en avaient été énoncées, mais nous refusions les discours de l'assujettissement inévitable. C'était aussi une prise en compte de l'éclatement du domaine de la révolte, une volonté de la reconnaître en dehors des événements reconnus comme tels, de donner une autre dimension au côté « épidermique » qui lui est attribué.

Ces deux mots nous indiquaient, en-dessous de la grande histoire, tout un réseau de discours, logiques et trajectoires généralement rabattues sur les inerties de la vie quotidienne et de l'histoire des mentalités : ce peut être la logique des discours tenus pendant des moments de rupture, leurs articulations et leurs contradictions ; ce sont aussi les révoltes comme chemins quasi-involontaires, cheminements dans certaines situations faites d'éléments hétérogènes. En fait nous avons été amenés à insister plus sur la *logique* que sur la *révolte* : beaucoup de nos personnages ne font guère figure de révoltés ou seulement comme un épisode dans leur trajectoire. Il y a quelque chose de réducteur dans la notion de révolte que nous avons perçu notamment à travers les discours voisins sur les « stratégies de pouvoirs ». Des trajectoires populaires qui rencontrent le pouvoir, de leurs logiques et de leurs moments de rupture, ils n'ont retenu que cette notion de « résistance » qui les qualifie comme des réponses à des stimuli. Si on reprend la phrase de Rimbaud « nous massacrerons les révoltes logiques », on peut dire qu'ils s'intéressent aux « nous massacrerons », à cette raison des massacreurs qui ne donne qu'en creux une raison aux massacrés. Nous ne voulons pas faire cela, mais pas non plus jouer à être la voix des opprimés ; ce qui nous intéresse, c'est de nous tenir dans le rapport tiers, de laisser se déployer et s'entrecroiser les trois ordres de raisons.

— *Il y a quatre ans, vous marquiez nettement votre opposition aux théoriciens de « l'histoire immobile », qui, disiez-vous, lisaient « dans les modes de régulation des naissances, les habitudes alimentaires la façon dont les masses « font » l'histoire. » Aujourd'hui, cette histoire immobile domine la scène. Gardez-vous, vis-à-vis d'elle, la même attitude critique ?*

— On peut s'interroger sur cette domination. D'un côté, il se dessine parmi ceux qui ont été plus ou moins associés à la domination de l'histoire immobile, une entreprise de retour à l'histoire conceptuelle et politique. Maintenant, à côté de ce qui se passe sur le devant de la scène

intellectuelle, il est sûr que la fièvre de l'histoire immobile, relayée par celle du témoignage, persiste. L'importance actuelle de l'histoire dans les médias témoigne qu'un besoin social – réel ou fabriqué, peu importe – existe. En ce sens la question inaugurale des *Révoltes logiques*: « Quelle mémoire aurons-nous ? » est toujours là. Mais aussi la dimension sociale de cette demande nous laisse minorisés, démunis devant ceux qui préfèrent pour leur mémoire future l'histoire immobile. Cela dit, il est clair que le sens de notre opposition à l'histoire immobile a changé, même s'il y a un élément permanent: la dimension du rapport au présent, à notre histoire, qui est gommée par l'histoire immobile, tout en produisant des effets politiques présents (France profonde, etc...). Dans le texte cité, nous évoquions une culture de la révolte avec une acception très proche de celle de l'histoire immobile. Il s'agissait d'une contre-histoire du quotidien, un quotidien de la subversion avec les gestes, les paroles, les circuits de la résistance – dans l'atelier, la rue, la maison... opposé à celui des rites alimentaires ou des rites de la mort. Nous voulions par là dénoncer l'opposition entre une histoire profonde des régularités et une histoire théâtrale et superficielle des révolutions. Nous nous proposons de faire l'archéologie d'un autre monde, mais cet autre monde ne pouvait pas être simplement un autre siècle (le XIX^e des révolutions contre les longues durées d'Ancien Régime). Pourtant cette contre-archéologie nous est apparue bientôt être encore de l'ordre du « pratico-inerte ».

Ce que nous avons fait et qui nous a détachés des pratiques archéologiques ou historiennes, c'est autre chose: une histoire particulière, très ponctuelle, une histoire de faits isolés. L'historien ne travaille pas sur l'isolat. Au contraire nous nous sommes efforcés de relever des moments particuliers d'histoires hétérogènes et interrompues, de travailler sur l'aigu, le béant, ce qui était trop insignifiant pour être dit: un journal éphémère, la parole d'un congrès, des griffonnages sur un carnet de commissaire... Ce qui nous a intéressés dans la pratique, c'est d'isoler des blocs de sens qui se mettent en travers de tous les discours historiques. Ce sont en fait ces éclats qui ont donné à la revue son rythme. C'est cette pratique lacunaire qui nous a éloignés de notre projet initial et de l'idéologie qu'il véhiculait: nous ne pensions peut-être pas à une contre-archéologie organisant l'espace politique présent, mais nous partagions certainement l'idéologie du temps qui pensait la révolte en termes de « résistance » et voulait l'enraciner dans la vie du corps populaire. Cette résistance sourde du corps populaire, c'était en définitive quelque chose comme l'âme des bêtes pour les philosophes. Notre pratique nous a poussés loin de l'accumulation historique, de l'enracinement politique et de la nécessité philosophique vers l'ordre des singularités et des solitudes, des croisements et des choix.

— *Vous parlez de mémoire C'est une expression fort ambiguë...*

— La naissance de la revue a certainement été marquée par une ambiguïté concernant cette notion de mémoire collective. Le référent, c'était l'idée du Forum-Histoire, celle d'une mémoire populaire à libérer comme une force capable d'informer les luttes présentes. Nous critiquions cette idée en disant que les mémoires existantes étaient des mémoires codifiées, des mémoires d'appareil, qu'il fallait produire les fragments d'une autre mémoire. Mais nous restions attachés à l'idée de l'efficace d'un passé ressuscité, donc à une idée très totalisante. Notre pratique n'a pas suivi cette idée et nous ne croyons plus à cet efficace de la mémoire. Il n'y a pas de partage réel de la mémoire, tout au plus des partages symboliques qui sont efficaces, mais c'est l'efficace du symbole.

Les choses étaient assez claires pour ce qui concernait notre rapport à l'histoire ouvrière, plus complexes pour l'histoire du féminisme. Or certaines d'entre nous ont éprouvé que, dans ce

domaine, la mémoire était spécialement inopérante, non-cumulative. Son surgissement marchand n'exprime pas le contraire. On s'en servait pour justifier la lutte des femmes, on peut s'en servir maintenant pour l'enterrer. On est obligé d'en revenir du problème de l'identité collective à celui de l'identité sexuelle et à l'oppression de « nature » qu'elle implique. Vouloir se suffire d'une identité collective historique amène à des slogans comme celui récemment exhibé par

Psychanalyse et politique :

« L'usine est aux ouvriers

L'utérus est aux femmes

La production du vivant nous appartient ».

Si on ne veut pas tomber dans ce faux parallèle identité sexuelle/vie professionnelle, l'identité des femmes et du féminisme doit être traversée d'une réflexion sur la différence des sexes et ne pas dissoudre à nouveau l'existence des femmes comme groupe dans le grand tout social et historique.

Là même où l'identification serait la plus aisée, nous trouvons plus un savoir qu'une mémoire ; et si par exemple la vie des femmes dans la rue au XVIII^e nous parle, c'est plus sur le mode du vertige que de la reconnaissance. Ce déplacement de notre position nous renvoie à celui de nos personnages : ainsi dans l'histoire ouvrière on voit la subversion venir bien souvent non pas d'une culture, d'une mémoire forgeant une identité collective mais de phénomènes d'acculturation qui sont des processus de rupture et de perte d'identité. Ce sentiment que les choses importantes se jouaient du côté de la désappropriation, de la perte d'identité, du vertige s'est renforcé en présence de la multiplication des analyses du type « Petit travailleur infatigable » ou des entreprises totalitaires de l'histoire orale : d'où l'envie de valoriser le *silence*, de ne plus *faire parler* le peuple.

Ce côté réactionnel propre à notre démarche nous met mal à l'aise pour répondre à la question : quelle mémoire, quelle archéologie avez-vous produit ? Ce qui se recollecte à travers ce qu'on fait ce sont des séries de questions, le développement en quelque sorte de l'énigme du titre. Il s'agit de produire non une mémoire ou un savoir, mais des interrogations. En plus des « éclats » évoqués tout à l'heure, il se met en place quelque chose qu'on ne maîtrise pas bien et qui est de l'ordre de « la question ». Si l'on veut avoir un effet, c'est sur ce plan-là : que le public soit questionné par les articles, qu'une certitude devienne question. Cela ne veut pas dire bien sûr que cela fonctionne ainsi dans la pratique.

— *Dans vos travaux, nulle référence à une problématique ou à des concepts analytiques, alors que vous vous intéressez à des objets (famille, enfant, femmes...) sur lesquels le discours analytique ne tarit pas. Selon vous, la logique des révoltes n'a rien à voir avec l'inconscient freudien ?*

— Nous aurions envie de dire : si, bien sûr, mais cela ne résout rien. Nous ne nous intéressons pas aux « objets » femme, enfant, famille ; nous nous intéressons aux discours par lesquels ceux-ci cherchent à s'identifier, aux images que des « représentants » ouvriers se forment d'eux, aux raisons de ceux qui mettent les enfants à Mettray, aux discours que l'on tient aujourd'hui sur tout cela. Ces mises en discours ou en images, ces passages à l'acte ont sûrement « à voir » avec l'inconscient. Mais cela ne nous aide guère dans notre recherche. L'Odyssée des travailleurs de l'État entre les charmes de la retraite et les contraintes du service public nous intéresse plus par exemple, que les voies toujours prévisibles de leur assujettissement au Texte, à la Loi et au Pontife.

Il y a une position minimale : ce n'est pas parce qu'on s'intéresse à la psychanalyse qu'on doit

importer ses concepts dans notre travail ; ou plutôt : on n'est pas obligé de se demander si on veut ou non les utiliser, d'en faire notre référent (ce que font des travaux critiques comme ceux de Foucault ou Donzelot). Il en va de même pour le marxisme – que nous ne récusons pas, bien que nous ne fassions aucun usage des concepts de « rapports de production » et autres. Ce n'est pas une négation des concepts marxistes ou analytiques mais un choix en termes de singularité dans la recherche.

Au-delà de cette position minimale, certains d'entre nous confessaient volontier, face aux discours de l'inconscient, de l'idéologie et de l'illusion, un parti-pris de la conscience : les « Volontaires » parisiens de 1848 ne sont pas victimes de l'illusion « coloniste », ils produisent cette illusion comme échappée possible à leur misère. Ils désertent l'histoire pour – colons algériens – se retrouver objectivés dans la nasse de l'État et de l'expansion occidentale. Naïveté et duplicité, fuite et retraite, soumission et rébellion, c'est cette phénoménologie complexe des consciences, des groupes, des acteurs et des énoncés qui nous intéresse ; et c'est en la décrivant que nous cherchons à produire un effet de déplacement dans l'ordre théorique ; en partant d'une conceptualité déjà donnée – analytique ou autre – on fermerait cette démarche.